



ALI CRONIN

1-AMOUR NE RIME PAS AVEC TOUJOURS

GIRL
HEART
BOY

Extrait de la publication



1 - Amour ne rime pas
avec toujours

Retrouvez l'univers de *Girl Heart Boy* sur
www.facebook.com/girlheartboyfrance

ALI
CRONIN



1 - Amour ne rime pas
avec toujours

Traduit de l'anglais
par Élodie Meste



Extrait de la publication

Collection dirigée par Benjamin Kuntzer

Titre original :

GIRL HEART BOY : NO SUCH THING AS FOREVER

© Penguin Books Ltd, 2012
All rights reserved

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 2013

Pour ma famille.

1

Ashley s'étira tel un chat et bâilla en ouvrant la bouche tellement grand que je pus voir sa glotte.

— Ouais... Non, je sais pas, dit-elle après avoir refermé la bouche. Peut-être quatre ? Non, attends... (Elle fixa le plafond, comme si tous les papiers mâchés qui y étaient collés pouvaient l'aider à y voir plus clair dans ses stats sexuelles de vacances.) Ouais, quatre.

Elle joua avec l'anneau de son sourcil. Charmante Ashley et son insatiable besoin de provoc.

Je me tortillai sur ma chaise. D'abord parce qu'il faisait atrocement chaud pour le mois de septembre et que les chaises rêches de la salle commune + avoir les cuisses en nage = zéro confort. Mais aussi parce que j'avais un secret. Enfin, ça n'en était pas vraiment un, mais je n'avais aucune envie de le crier sur les toits. Une fille a des principes.

Donna applaudit brièvement Ashley :

— Bien joué, Miss. Bon, récapitulons. Zéro pour moi... (Elle porta le dos de sa main à son front en feignant la tristesse.) Bien évidemment, un seul pour mademoiselle Monogamie ici présente.

Cass sourit d'un air presque coupable et enlaça ses genoux. La pauvre, après presque quatre ans avec Adam, elle en connaissait un rayon. Disons qu'il n'était pas à proprement parler M. Monogamie.

— Ne reste que notre amie féministe, Sarah.

Donna s'installa sur mon giron et me passa le bras autour du cou.

— Quoi de neuf ? demanda-t-elle, battant des cils en appuyant sa joue contre la mienne.

Elle portait tellement de mascara que je sentis un courant d'air. Je la repoussai. Elle était sacrément lourde.

— Je n'ai pas le droit d'en parler, répondis-je avec retenue, mais sans pouvoir m'empêcher de sourire.

Honnêtement, je suis un peu cruche.

Donna, qui était assise à mes pieds, se retourna et me scruta de ses yeux noirs écarquillés.

— Oh, mon Dieu, tu l'as vraiment fait !

J'ai carrément gloussé. Je sais, lamentable.

Ash et Cass se penchèrent toutes les deux en avant comme si j'étais sur le point de leur livrer l'information du siècle, et je me trouvai au centre de l'attention de trois paires d'yeux, entourée par trois paires de sourcils remontant presque jusqu'au ciel.

— Quoi ? ajoutai-je innocemment.

Ash grogna et me lança son trognon de pomme.

— Allez, raconte !

— Eh bien, il s'appelle Joe... commençai-je avant d'être noyée sous les cris de mes amies.

Pendant une fraction de seconde, la salle plongea dans le silence et tout le monde se tourna vers nous, mais cette pause s'acheva aussi vite qu'elle avait commencé. C'était la rentrée : ce n'était pas le premier incident bruyant causé par des potins.

— J'étais SÛRE qu'il se passait quelque chose, gazouilla joyeusement Cass. Tu sautilles partout comme Tigrou depuis qu'on s'est installées.

Donna me donna un coup de poing amical dans le bras.

— Qui l'eût cru ? Notre petite anti-mecs a grandi.

— Eh, lâche-moi, me défendis-je amicalement me frottant le bras. D'abord, je ne déteste pas les mecs.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Cass, se réjouissant par avance de l'histoire croustillante que j'étais sur le point de révéler.

Je la leur racontai.

Tout a commencé avec un ballon de plage orné de princesses Disney.

Nous étions en vacances en Espagne, ma mère, mon père, mon petit frère Daniel et moi. Il avait douze ans et le potentiel pour devenir un vrai casse-pieds, alors j'étais bien décidée à l'éviter un maximum. Mon plan était de bronzer, lire, nager, manger et peut-être faire un peu de tourisme. C'était tout. Je veux dire, j'aime mes parents. En général, je suis heureuse de passer du temps avec eux. Mais leur vision des vacances et la mienne sont particulièrement éloignées. Pour vous faire une idée, eux aspiraient à se lever tôt pour visiter d'anciennes ruines, tandis que je préférais dormir jusqu'à midi pour faire le plein d'énergie en prévision d'un après-midi chargé en repos. Pour résumer, je n'étais pas super enthousiaste.

Les trois premiers jours, nous sommes tous restés à la plage, mes parents montrant bien qu'ils faisaient leur possible pour prendre mes désirs en considération ; mais le besoin de découvrir les alentours fut bientôt le plus fort, et ils collèrent Dan (crétin !) dans la voiture de location pour se rendre sur une montagne quelconque et photographier « la vue » pendant que mon iPod, mon livre et moi restions à la plage pour lézarder sérieusement.

Je m'allongeai sur ma serviette, m'imprégnai de crème solaire indice 30 sur les parties dénudées de mon corps et m'installai confortablement pour lire un bouquin à l'eau de rose avec une bande sonore d'Ellie Goulding. C'était agréable de profiter du soleil toute seule. Je pensais aux chips et au chocolat, au frais dans la glacière posée à côté de moi. Papa et Maman estimaient que manger quoi que ce soit entre les repas relevait d'un trouble de la personnalité. Comme s'il était noble de mourir de faim jusqu'à l'heure du goûter. Mais

ils n'étaient pas là pour me faire des remarques. Je frétilalai de bonheur. Et là, un ballon de foot arriva de nulle part et rebondit sur mes lunettes de soleil en faisant sauter les deux verres.

— Eh ! C'est quoi ce... grondai-je en attrapant mes restes de lunettes.

Elles ne valaient pas grand-chose, mais ça n'était pas la question. Je levai les yeux et aperçus quelqu'un au-dessus de moi. J'avais le soleil dans la figure, mais je vis qu'il s'agissait d'un garçon d'à peu près mon âge qui n'avait pas vraiment l'air désolé.

— Qu'est-ce que t'as dans le crâne ? Ça fait mal !

J'étais devenue cramoisie, en partie à cause du choc et de la douleur, mais surtout parce que je déteste les conflits. Je me contente généralement d'un léger bruit agacé, mais là, j'étais tellement en colère qu'il fallait que ça sorte.

— Désolé, ma vieille, s'esclaffa-t-il. C'était un accident. Ben fait n'importe quoi quand il joue au foot.

Il désigna trois garçons qui me montraient du doigt en riant. Formidable.

— Ouais, ben vous auriez pu m'éborgner, grognai-je.

— Ne le prends pas mal, mais je ne pense pas, répondit-il sans cesser de sourire. (Pourquoi est-ce qu'il souriait comme ça ?) C'est juste du plastique, regarde.

Il me tendit le ballon. Il y avait des princesses Disney dessus. Et même si je ne tombai pas amoureuse de lui à l'instant, c'était clairement le début de notre histoire.

Bien entendu, je ne pus m'empêcher de sourire.

— T'en as une belle balle.

Puis je rougis de nouveau tout en luttant pour ne pas jeter un coup d'œil vers son maillot de bain.

Il donna un coup de genou dans le ballon pour l'envoyer dans les airs, puis jongla une ou deux fois avec.

— Merci, je l'ai trouvée.

— Super, tu es un petit veinard, plaisantai-je.

Il pencha la tête sur le côté comme pour dire « Elle est bizarre » et, malgré ma conversation inexistante, se laissa tomber à côté de moi dans le sable.

— Moi, c'est Joe, dit-il.

— Salut, Joe.

Il me fixa un moment, et je le fixai en retour, bouche bée. Ah, zut. C'est vrai. Les mondanités.

— Sarah, ajoutai-je précipitamment.

— Eh bien, ravi de te rencontrer, Sarah, répondit-il en souriant de nouveau.

Il avait des dents ridiculement parfaites, ce qui devait expliquer qu'il sourie tout le temps. Crâneur. Il baissa les yeux le temps de chasser une mouche de sa jambe, et j'en profitai pour le détailler des pieds à la tête. Des cheveux châains coupés court que l'air marin avait coiffés en épis façon surfeur, yeux marron foncé, mince mais pas maigre, et ne portant rien d'autre qu'un maillot de bain. Pourquoi le nier ? Il était très mignon.

— Alors, tu es ici toute seule ? demanda-t-il en faisant passer la balle d'une main à l'autre.

Je secouai la tête.

— Avec mes parents... mais je suis quasiment tout le temps seule, ajoutai-je rapidement. Et toi ?

— Je suis avec eux, répondit Joe en désignant de la tête ses amis, qui étaient occupés à tenter de se faire tomber dans le sable. Ils sont à la fac avec moi.

Nous avons regardé l'un d'entre eux serrer sa main contre sa poitrine avant de mourir lentement et dramatiquement sous les balles de la mitraillette invisible d'un autre garçon, et je levai un sourcil.

— Ah oui ? Vous étudiez quoi ? « Faire l'andouille », niveau un ?

Regardez-moi, en train de faire la conversation ! Tant que ses amis resteraient là-bas, tout irait bien. Je pouvais gérer une nouvelle personne, mais plusieurs ? C'était genre mon pire cauchemar. Je ne savais pas quoi dire, ni quoi faire – même pas quelle position adopter. Devais-je mettre mes mains dans mon dos ? Devais-je les croiser ? Quelle expression devait refléter mon visage ? Vous voyez ? Un cauchemar. Alors, dans ces cas-là, je préfère me taire. C'est sûrement de là que ma réputation d'anti-mecs est venue.

Au lieu de comprendre que je suis asociale, les gens ont cru que j'étais hautaine.

Bref, ô joie ! Joe a ri !

— Ouais, et on étudie les glands niveau avancé aussi, renchérit-il. (Puis ce fut à son tour de rougir, où était-ce mon imagination ?) Je veux dire, pas littéralement, tu vois... étudier les glands.

Je ris.

— Ça va. J'ai pigé.

— Cool.

Il soutint mon regard un moment puis sourit de nouveau.

Malgré moi, je sentis un frisson d'excitation. J'étais là, moi, la princesse chaste, assise sur une plage espagnole en train de discuter avec un garçon à la fois mignon et drôle qui venait de me regarder droit dans les yeux. Les filles n'allaient jamais le croire. Mince, je n'y croyais pas moi-même. J'avais horreur d'être la seule vierge dans un groupe de... eh bien, de non-vierges. Je détestais ça. Mais en même temps, je m'étais plus ou moins résignée à rester comme ça éternellement. L'idée même qu'un garçon puisse m'apprécier suffisamment pour vouloir faire ça avec moi me semblait... étrange.

Ça n'était pas comme si j'avais des problèmes d'estime. Je ne passais pas des heures devant mon miroir à critiquer mon corps et je ne portais pas beaucoup de maquillage. J'avais de l'ambition. Je voulais devenir écrivain, et j'avais bien l'intention d'y arriver. Du genre, si vous me donniez une demi-heure pour me laisser envisager l'avenir et imaginer mon moi futur dédicacer des bouquins dans une grande librairie, j'y étais. Mais moi dans une scène érotique ? Moins crédible. Qui l'eût cru ?

— ... bref, tu peux venir si ça te tente.

Joe me regarda en attendant une réponse. Mince, j'avais été si occupée à analyser notre conversation que j'avais oublié d'y participer (c'est l'histoire de ma vie).

— Pardon, tu peux répéter, s'il te plaît ?

Il me fixa de nouveau avec l'air « fille bizarre en vue » et dit :

— On fait un barbecue sur la plage ce soir. Je me demandais si tu voudrais venir.

— Oh, OK. Cool ! Carrément !

Heureusement, je m'arrêtai avant d'ajouter : « Il faudra que je demande à ma mère. »

Joe sauta sur ses pieds et essuya le sable sur ses fesses.

— OK, super. Ça sera ici, vers neuf heures.

Puis il attrapa son ballon avec les princesses et courut en frappant Cendrillon plusieurs fois dans la tête.

Pendant le déjeuner, ce jour-là, j'annonçai le programme de ma soirée.

— Euh, je pensais sortir ce soir, dis-je naturellement en me servant des patates.

Je sentis le regard de mes parents sur moi.

— Ah oui ? Et avec qui ? demanda Papa sans tourner autour du pot, comme d'habitude.

— Juste quelques personnes que j'ai rencontrées à la plage.

— Des personnes... ou des *garçons* ?

Il ouvrit grand les yeux et remua les doigts.

— Des *garçons*, appuyai-je en l'imitant. Mais ne t'inquiète pas, ils ont mon âge.

Il versa de la sauce sur son steak.

— Ah oui, je ne m'inquiète pas du tout alors.

Maman et lui se sourient. Je déteste quand ils prennent cet air « Ooh, regarde notre ado jouer à l'adulte ».

Je roulai les yeux.

— Bon, on prévoyait de faire une énorme orgie, mais si ça peut vous rassurer, on se contentera d'un barbecue sur la plage.

— C'est quoi une orgie ? lança Dan.

— Très bien, répondit Maman sans relever. Ne rentre pas trop tard. Et ne bois pas d'alcool.

Elle et Papa échangèrent de nouveau des sourires. Que c'est amusant d'avoir une adolescente qui ne pose aucun souci. *Attention, pensai-je, ça pourrait bien changer.*

Ce soir-là, je parcourus le chemin vers la plage avec des papillons dans le ventre et des jambes artificiellement bronzées. J'avais passé un temps incalculable à trouver quoi mettre, du si peu habillé que c'en était ridicule (maillot de bain et paréo) au carrément idiot (talons). J'optai finalement pour une robe légère H&M, des tongs et le châle de ma mère pour me réchauffer. Pas vraiment à la pointe de la mode, mais je ne suis pas une fashionista.

Quand j'arrivai à la plage, la luminosité commençait à décliner, et je m'arrêtai un moment pour regarder cet étrange garçon qui, plus bizarre encore, était apparemment intéressé par moi. Il était assis sur le sable, et la lumière du soleil couchant l'entourait d'une douce lueur cuivrée. Il regardait vers la mer en prenant de temps en temps une gorgée de bière à même la bouteille. Ses amis jouaient dans l'eau, leurs cris et rires allaient et venaient comme le ressac. Mais Joe était satisfait d'être assis et juste... d'exister.

Et paf ! J'ai craqué pour lui. Dans le laps de temps qu'il faut pour qu'un signal relie l'œil au cerveau, j'étais passée du statut de fille de dix-sept ans tristement inexpérimentée aux idéaux ridiculement élevés à celui de jeune femme qui avait toute sa vie attendu la bonne personne. Je faillis rire. J'inspirai profondément et me mis en route. Mes tongs s'enfonçaient dans le sable et ma démarche élaborée devint celle, maladroite, d'une personne soûle.

— Eh, Sarah ! appela Joe en se relevant d'un bond pour m'embrasser sur la joue.

Il piquait un peu et sentait délicieusement bon. L'odeur de quelque chose de frais, comme du concombre.

— Assieds-toi. Tu veux boire quelque chose ? proposait-il en me tendant une bière, dont je détestais le goût, mais que je pris quand même. (Je cherchai les grillades des

yeux.) En fait, ils appliquent une loi anti-barbecue, ajouta Joe en lisant dans mon esprit. On nous a confisqué le nôtre.

Il fit une grimace dépitée, comme un enfant et, désolée, mais c'était très mignon.

— Comment ça se fait que tu ne sois pas avec tes amis ? demandai-je en avalant une gorgée de bière (en grimaçant).

Joe me regarda.

— Tu n'aimes pas ça, hein ? dit-il en souriant.

— Pas vraiment, admis-je.

— Donne, je vais la boire. (Sa main frôla la mienne quand il attrapa la bouteille.) Il y a quelques canettes de Coca là-dedans, je crois.

Il désigna de la tête un sac de supermarché.

— Merci, répondis-je, en en attrapant une afin de trinquer avec lui. À la tienne.

— À la tienne, Sarah j'aime-pas-la-bière.

— Alors, pourquoi tu n'es pas dans l'eau ? insistai-je.

Joe baissa les yeux vers le sable en souriant, puis il les leva vers moi.

— Parce que j'ai de bons amis, répondit-il mystérieusement.

— Ah. OK. Cool, dis-je en essayant de ne pas me faire des idées.

Mais je me faisais carrément des films. Est-ce qu'ils étaient vraiment partis pour nous laisser seuls ?

Le regard de Joe était toujours plongé dans le mien, et je sentis mon visage s'empourprer.

— Tu es vraiment très belle, tu sais ? déclara-t-il simplement.

Je supposai que c'était une question rhétorique. Qu'est-ce que j'étais censée répondre ? « Eh bien, comme tu peux le constater, je ne suis pas non plus canon. Mais avec la bonne lumière, je suis plutôt mignonne, non ? » Je ne dis donc rien et je souris bêtement. La vérité, c'est que même si vous savez qu'un compliment n'est pas mérité, il fait tout de même chavirer votre cœur. Je pris une gorgée

de Coca pour faire autre chose que sourire comme une idiote.

Tout en fixant mes lèvres, Joe approcha son visage du mien. Je voudrais pouvoir dire que notre baiser fut passionné et que les langues se fracassèrent symboliquement autour de nous. Mais en fait, j'avalai de travers.

— Oh, mon Dieu ! m'exclamai-je quand je finis de tous-
ser. Ça ne devait pas se passer comme ça.

J'eus le courage de le regarder, mais au lieu de me toiser avec le dégoût que je méritais, il me contemplait avec ce qui ressemblait à de l'affection. Il posa sa main derrière ma tête.

— Viens là, toi, répondit-il en m'attirant vers lui.

Scène du baiser.

2

Nouveaux cris de la part des filles, retour dans la salle commune.

— Oh, mon Dieu ! C'était comment ? demanda Cass, les yeux brillants alors qu'elle serrait les mains de bonheur.

— On s'en fiche ! dit Donna. Passe tout de suite au sexe !

— C'était super, répondis-je, souriant en me rappelant la façon dont Joe avait caressé mon visage et fait courir son autre main dans mes cheveux, sur ma nuque.

« Super » n'était pas suffisant pour décrire ce moment. C'était magnifique – purement et simplement –, et je me sentais belle, sexy et unique.

— Oh, regardez-la, chantonna Ashley. Elle est amoureuse.

— Tais-toi, Ash, dis-je en essayant d'ignorer les palpitations qui me prenaient dès que je pensais à Joe.

— Bref, insista Donna en agitant la main avec agacement. Le sexe ?

— Tout vient à point à qui sait attendre, jeune Donna, répondis-je d'un ton guindé. Une jeune femme bien élevée doit savoir se montrer patiente.

Ashley poussa un grognement.

— N'importe quoi, une jeune femme obtient ce qu'elle veut quand elle le veut.

Cass et moi nous regardâmes en levant les yeux au ciel. C'est un des sujets favoris d'Ashley.

— C'est ce qui fait une vraie féministe, ajouta-t-elle en triturant une petite peau de son gros orteil.

— Oui, c'est ça, monte sur tes grands chevaux, railla Cass, ignorant le geste obscène qu'elle reçut en retour. Continue, ma puce.

Mais la sonnerie annonçant la prochaine heure mit fin aux révélations. On promet de se retrouver dans la salle commune pour le déjeuner et tout le monde partit de son côté. Moi en anglais, Cass en commerce, Donna en théâtre et Ashley en communication. Mais ce n'était pas comme si nous connaissions les emplois du temps de chacune d'entre nous...

En fait, nous savions tout les unes des autres, plus ou moins, et ce, depuis la sixième. Normalement, en arrivant dans une nouvelle école, on trouve des gens avec qui traîner et les vrais amis au fil du temps. Ça ne s'est pas passé comme ça pour nous. Nous nous sommes tout de suite trouvées, comme si c'était écrit.

En cours de sciences, on nous avait mises dans le même groupe pour notre deuxième jour. Cass et Donna étaient dans la même école primaire, mais elles ne s'étaient jamais parlé, et en dehors de ça personne ne se connaissait. Ma meilleure amie, Megan Robert, avait déménagé en Australie pendant les grandes vacances, et je portais son deuil. J'avais l'impression qu'il me manquait une moitié de moi et je me fichais de qui serait ma voisine de table. De toute façon, je n'avais pas le choix, car notre professeur, M. Evershot, nous plaçait.

C'était mon credo de haïr instantanément n'importe quel professeur qui ne nous laissait pas choisir notre place ou les membres de notre groupe de travail, mais c'était impossible de détester M. Evershot parce qu'il était petit comme un gnome et sympa sans être lourd. Il avait *vraiment* un gros accent du Nord. Il était de Wakefield, dans le Yorkshire. Je le savais parce que c'était écrit sur le tableau quand nous sommes arrivés en classe, ce jour-là. « M. Evershot. De Wakefield, dans le Yorkshire. » Un garçon avait crié : « C'est

pour ça que vous parlez bizarrement, monsieur ? » et M. Evershot l'avait juste regardé dans les yeux en répondant : « Ouais. » Ça lui avait cloué le bec.

Bref, nous étions ensemble : Donna et Cass mal à l'aise parce qu'elles ne s'étaient jamais parlé, ni assises l'une à côté de l'autre, même si elles venaient de la même école ; Ashley se rongant la peau autour des ongles et grognant parce que sa mère avait quitté son copain, qu'Ash aimait beaucoup ; et moi, me sentant malheureuse et perdue. Pas vraiment une affaire qui roule.

Mais M. Evershot nous avait mis en groupe pour que l'on définisse la pièce la plus dangereuse dans une maison (les sciences en sixième), alors nous avons été obligées de nous parler.

— Évidemment, c'est la cuisine, avait lancé Ashley, qui m'avait terrifiée parce qu'elle mâchait du chewing-gum en classe et semblait blasée (il ne me fallait pas grand-chose pour avoir peur à l'époque).

— Alors, disons le salon, avait suggéré Donna. Pour être originales.

Ashley avait sûrement dû approuver cette proposition, mais je ne m'en souviens pas parce que Cass avait lancé :

— Je ne crois pas qu'on gagnera plus de points en étant originales. C'est plus un scénario vrai/faux.

Je me rappelle encore sa voix : sympa et douce, comme si elle essayait vraiment d'aider. J'étais en admiration parce que (a) elle avait tenu tête à Donna, qui avait un accent plus prononcé que le mien et était – oui – effrayante, et (b) elle avait utilisé le mot « scénario ».

Au moins, nous nous parlions, même si nous ne sommes pas tout de suite devenues amies. Mais notre amitié naquit lors du Grand Moment : lorsque M. Evershot avait trébuché en passant devant notre bureau, et qu'il avait murmuré « Marde ».

Et nous avons éclaté de rire. Un professeur qui dit un gros mot est amusant, mais s'il le dit avec un accent ? Nous pleurions de rire. Grognant et reniflant comme un troupeau d'oies asthmatiques. Au bout d'un moment nous

parvenions à nous calmer, mais l'une d'entre nous croisait alors le regard d'une autre, et nous repartions de plus belle.

— Quelque chose vous amuse, les filles ? avait demandé froidement M. Evershot, sans nous demander d'arrêter, mais en ajoutant : Ravi de voir que vous vous entendez bien, mais travaillez quand même.

Il avait pointé la feuille devant nous et nous nous étions regardées en gloussant avant de continuer à lister les appareils électroménagers dangereux.

Impossible de ne pas devenir amies après ça. Peu après ce cours, nous nous sommes mises à déjeuner ensemble, et c'est là que tout a commencé. Nous n'avions que onze ans à l'époque. Nous étions des gamines. La plupart d'entre nous n'avions pas encore nos règles.

Et maintenant, nous sommes toujours meilleures amies et sur le point de découvrir ensemble l'immensité du monde.

Mais d'abord, je devais aller en anglais, Cass en commerce, Donna en théâtre et Ashley en communication.

il fallait, et je n'étais même pas ennuyée. Je me sentais bien. Les larmes étaient loin, pour l'instant, en tout cas, et j'étais prête à m'amuser.

Puis mon téléphone sonna pour m'indiquer que j'avais reçu un message. Souriant honteusement, je le parcourus rapidement.

« Sarah-j'm-pas-la-bière, faut k'on parle. Suis libre ce we. »

— Qui c'est ? demanda Cass.

J'appuyai sur le bouton pour effacer.

— Personne.

Et, toutes les quatre, nous avons ouvert la porte et sommes entrées chez Ollie. Au milieu de visages familiers, je le vis dans la cuisine, vidant des sacs de bonbons dans des saladiers. Son regard croisa le mien et il sourit.



Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne (Barcelone)
par BLACK PRINT CPI
le 25 août 2013

Dépôt légal août 2013
EAN 9978229008204
L21EDDN000381N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion

Extrait de la publication